

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 5 (1977)

DOI: 10.11588/fr.1977.0.48712

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

LOUIS DUPEUX

RENÉ CAPITANT ET L'ANALYSE IDÉOLOGIQUE  
DU NAZISME  
(1934-1939)\*

Eclairés par la pratique du droit comparé, certains des grands juristes universitaires français d'avant-guerre ont discerné très tôt la nature et les intentions du national-socialisme hitlérien, qu'ils se sont efforcés d'expliquer à un public peu familier avec les données de la pensée »organiciste«. C'est cette lucidité précoce qui explique la forte proportion de juristes parmi les cadres de la Résistance française.

Parmi les universitaires qui se vouèrent à cette pédagogie sans grand espoir, une place de choix, et sans doute la première, revient à René CAPITANT, futur ministre de l'Education Nationale (1944-45) et Garde des Sceaux (1968-69), alors professeur de droit constitutionnel à l'université de Strasbourg. Capitant s'exprima d'abord dans le »Bulletin mensuel jaune« du »Comité Alsacien d'Etudes«, puis dans la revue »L'Allemagne Contemporaine«, qui succéda en 1935 à ces modestes feuilles. Il semble aussi qu'il ait inspiré de fort près l'analyse du national-socialisme proposé par Pierre Cot, lors d'une conférence internationale de juristes tenue à Paris en 1935.<sup>1</sup>

Commençons sur le mode paradoxal: Capitant connaissait mal les origines historiques de l'idéologie national-socialiste. Il ignorait à peu près tout de ce vaste mouvement d'idées qui prépara le terrain au nazisme dès la République de Weimar, et que l'on nomme »Révolution Conservatrice«. Il ne connaissait guère non plus le »Romantisme politique« allemand du XIX<sup>e</sup> siècle, puisqu'il lui arriva d'interpréter le national-socialisme comme *une manifestation nouvelle de ce grand mouvement de réaction antidémocratique qui a pris naissance . . . dans les doctrines du positivisme sociologique, illustrées par Saint-Simon et Auguste Comte, et d'après lesquelles les sociétés modernes ne peuvent se régir elles-mêmes, mais doivent être régies par des individus spécialisés . . . , plus compétents.*<sup>2</sup>

---

\* Cet article va paraître également, sous une forme légèrement différente, dans »Études Gaulliennes«.

<sup>1</sup> Le Droit national-socialiste, préface de Pierre COT, librairie Marcel Rivière, Paris, 1936, 246 p.

<sup>2</sup> Bulletin mensuel Jaune, 20-2-1935, p. 34.

Enorme erreur! Erreur étonnante sous la plume d'un auteur si profondément convaincu du caractère irrationnel, antipositiviste, et même »mystique« de la contre-révolution nazie. Mais erreur largement compensée par une connaissance intime de la littérature politique et de la législation national-socialistes, et plus encore, sans doute, par la remarquable clarté d'un esprit qui se percevait lui-même comme rationaliste et cartésien.

Capitant a parfaitement vu que, malgré certaines apparences, le national-socialisme repose sur une *théorie cohérente*,<sup>3</sup> qu'il n'est pas une simple *bouillie d'idées*, comme on le dit trop facilement, qu'il représente une authentique *révolution*, ou, plus exactement, une contre-révolution, éminemment idéologique. *Le national-socialisme est l'antithèse du libéralisme*: tel est, dans sa simplicité robuste, le diagnostic formulé dès les premiers mots de la première ligne du premier article . . .<sup>4</sup>

Quelques mois après la prise du pouvoir par Hitler, le problème de la place du parti national-socialiste dans l'Etat, ou par rapport à l'Etat, était apparu comme l'un des problèmes essentiels du nouveau régime. Hitler lui avait consacré plusieurs discours, avant même la promulgation, en décembre 1933, de la fameuse »Loi sur l'Unité du Parti et de l'Etat«, qui n'avait d'ailleurs pas levé toutes les ambiguïtés. Il est donc naturel que le »constitutionnaliste« Capitant ait abordé l'étude du IIIe Reich par une série d'articles consacrés à *l'Etat national-socialiste* et publiés, entre décembre 1934 et mars 1935, dans le »Bulletin Jaune«.

Capitant commence par montrer pourquoi il ne saurait être question, pour le parti national-socialiste, d'envisager de se dissoudre après liquidation du régime de Weimar. Ce parti se considère en effet comme l'artisan permanent d'un Troisième Reich toujours inachevé et d'un Etat que Hitler lui-même a présenté comme une *création continue*. Ainsi donc, écrit Capitant, *la dictature du parti national-socialiste c'est, pourrait-on dire, l'article 1 de la Constitution hitlérienne*.

A vrai dire, cependant, Capitant se laisse entraîner un peu loin par cette formule de »*dictature du parti*«, qu'il emprunte au juriste nazi Carl Schmitt et non pas à Hitler lui-même. C'est ainsi qu'il ne semble pas apercevoir toute l'importance des concessions – certes provisoires – consenties par Hitler, dès l'été 1933, à ses alliés conservateurs et en particulier aux fonctionnaires attachés, par une longue formation pétrie d'hegelianisme, au principe de primauté et d'indépendance de l'Etat . . .

La lacune n'est d'ailleurs pas bien grave, puisque le temps travaille très vite dans le sens de l'analyse de Capitant, c'est-à-dire dans le sens d'une

<sup>3</sup> B. M. J., 20-12-1934, p. 67.

<sup>4</sup> Id.

emprise et finalement d'un quasi-monopole des nationaux-socialistes sur le gouvernement et l'administration.

D'ailleurs, dans un second temps de la réflexion, Capitant comprend lui-même le caractère très discutabile de l'expression *dictature du parti* rapportée à l'organisation national-socialiste. *Ce mot et cette idée de dictature . . . ne correspondent qu'à une vue assez rapide des choses, dit-il, à une approximation commode, mais grossière.* Il montre alors sans plus d'équivoque à quel point le nouveau régime est en réalité la dictature d'un homme, *maître absolu du parti et de l'Etat* et ne trouvant même pas en face de lui l'équivalent du Grand Conseil fasciste . . . Il analyse très correctement aussi le rôle de »l'Organisation Politique« du parti, c'est-à-dire du parti proprement dit, qu'il présente, en employant les termes mêmes de Hitler, comme une *pépinière, une couche de chefs, une Führerschicht, dont le rôle n'est pas de régner sur l'Etat, mais de lui fournir le personnel politique dont il a besoin. Rôle assez comparable, dit Capitant, à celui de l'ancienne aristocratie prussienne dans le cadre de l'ancienne monarchie, étant bien entendu qu'on est ici dans un tout autre contexte idéologique et social . . .* Capitant distingue d'ailleurs fort bien – mais sans y insister suffisamment – la poussée de mobilité sociale agressive qui s'exprime en particulier par la revendication de l'héritage *prussien*, et qui représente à coup sûr l'un des principaux atouts du nazisme . . .

Quant à la théorie raciale censée justifier les prétentions de la *nouvelle aristocratie*, Capitant constate qu'elle est *assez mal connue en France* et il explique avec beaucoup de clarté la différence entre la vieille idée *pangermaniste de race allemande* et la notion nazie de *race nordique*, race politique par excellence et qui se reconnaît bien moins à des caractères physiques qu'en vertu de critères moraux et surtout politiques: *On ne peut pas conclure de la race à la capacité politique, a dit Hitler, cité par Capitant; on doit conclure, à l'inverse, de la capacité politique à la race.*<sup>5</sup>

*Nous voguons ici en pleine mystique*, dit Capitant, qui va d'ailleurs trouver dans cette mystique le principal ressort de la prétendue *démocratie germanique* ou *démocratie anoblie* chantée par Goebbels.<sup>6</sup>

*D'innombrables manifestations collectives, d'une ampleur qui n'avait encore jamais été atteinte, ont révélé au monde l'importance et la profondeur du mouvement qui continue de soutenir le régime, constate-t-il. De même, les plébiscites semblent montrer que ce régime recueille effectivement l'adhésion des neuf dixièmes du peuple allemand . . . Est-ce à dire que l'Allemagne puisse sincèrement se réclamer de la démocratie, comme ont fait certains de ses orateurs?*

<sup>5</sup> Pour tout ce qui précède, B. M. J., 20-12-1934, p. 67 sqq.

<sup>6</sup> B. M. J., 20-2-1935, p. 34 sqq.

Comme la plupart de ses contemporains français, Capitant ne semble pas très conscient de la profondeur et de l'amère sincérité du révisionnisme antiversaillais qui a pourtant servi de marchepied au national-socialisme... Or c'est précisément parce qu'il ne prête pas une attention suffisante à ce puissant mobile, qui poserait le problème d'une éventuelle responsabilité occidentale, et singulièrement française, dans l'avènement et dans la popularité du nazisme, qu'il se trouve condamné à prêter beaucoup plus d'attention qu'ils n'en méritent aux arguments de type *mystique et foncièrement antidémocratiques* tels que *l'instinct de la race*, invoqués par les nazis pour expliquer leur succès...

Encore faut-il maintenir les masses en confiance et en haleine; encore faut-il réprimer les oppositions; et c'est là l'autre face du système, c'est-à-dire, comme l'écrit Capitant, *l'immense organisation constituée pour surveiller, diriger, façonner l'opinion* et pour transformer la Nation en une *immense caisse de résonance: Une police innombrable; une délation généralisée... qui marque un des plus sinistres aspects du régime...; une propagande inlassablement répétée, répandant la doctrine comme un gaz insidieux, qui filtre à travers tous les masques que la libre pensée essaye de lui opposer.*<sup>7</sup>

Nous touchons là un point essentiel. Pour Capitant, le jugement libre est une valeur suprême. Or le jugement libre est par excellence un jugement individuel et rationnel. Écoutons notre homme s'exalter: *La conscience, s'écrie-t-il, a des replis où peut encore s'abriter l'esprit critique... Aussi le national-socialisme se défie-t-il des solitaires.* Quand il parle de intellectualisme, *der jüdische Intellektualismus*, la haine éclaire le visage de Hitler. Et qu'est-ce donc que l'intellectualisme juif, sinon l'intelligence pure, l'intelligence froide, la passion de savoir pour savoir, la négation cartésienne, cette lumière implacable, qui dissipe les nuées et qui révèle le néant? Le jugement libre de l'individu libre a quelque chose de diabolique pour le national-socialisme; c'est pourquoi il en appelle à l'instinct et c'est surtout pourquoi il s'assigne pour mission d'organiser collectivement l'Allemagne, de réaliser la communauté allemande, *die deutsche Volksgemeinschaft*.

Or c'est précisément dans la remise en cause de la notion d'individu au profit de la notion *mystique* de communauté que Capitant distingue – à juste titre – le trait le plus révolutionnaire – ou le plus réactionnaire – du nazisme. Son analyse s'appuie ici en particulier sur une conférence d'Otto Dietrich, chef du service de presse du parti national-socialiste. Cette conférence, prononcée le 20 février 1934, est consacrée aux »Fondements philosophiques du national-socialisme« et Capitant la

<sup>7</sup> Pour tout ce qui précède: B. M. J., 20-2-1935, p. 34 sqq.

considère comme l'un des documents les plus révélateurs du Troisième Reich.

*La pensée individualiste, dit Dietrich, repose sur le postulat que l'homme est un individu. Ce postulat est faux. L'homme n'apparaît dans le monde que comme membre d'une communauté. Dans tous ses actes, l'homme est un être collectif et ne peut être pensé que comme tel . . .*

*Si paradoxal que ce puisse paraître, poursuit Dietrich, en termes qui permettent à Capitant de faire comprendre au lecteur français la profondeur de la révolution mentale national-socialiste, l'obéissance absolue, poussée jusqu'à l'abdication de la volonté, exige, en réalité, la dépense d'un maximum de volonté . . . Le dressage militaire, si diffamé, a une signification psychologique trop profonde pour que les critiques libéraux et marxistes aient pu l'apercevoir . . .*

Arrêtons-nous un instant sur ce dernier point: entre le libéralisme et le marxisme, les nazis n'établissent pas une différence de nature, mais seulement de degré. Capitant ne l'ignore pas, qui note, à juste titre, que *c'est le libéralisme que le national-socialisme considère comme son ennemi le plus authentique*. Pour le national-socialisme, le marxisme n'est que l'aboutissement du libéralisme et cette opinion, dit Capitant, *contient bien autant de vérité que de paradoxe. Car si le socialisme confisque la liberté, c'est encore au nom de la justice, de la justice humaine, de la justice individuelle. . .*

*Au contraire, si l'individu cesse d'être une fin en soi, s'il cesse même d'être, à quel Dieu nouveau, ou plutôt à quelle idole est-il donc sacrifié? Au Volk (au peuple), à la Nation . . . Mais ce Volk, qu'est-ce donc? Ce n'est pas un ensemble d'individus, mais – le mot capital apparaît ici – un organisme, un Léviathan, un mythe, le plus dangereux, le plus inhumain de tous les mythes.<sup>8</sup>*

Un Léviathan. Le mot est-il bien juste? Capitant est trop soucieux de rigueur pour ne pas creuser la question. Or voici que, précisément, l'occasion se présente, avec la parution, en 1935, d'un ouvrage de Joseph VIALATOUX, concluant à la parenté profonde du Léviathan de Hobbes et du national-socialisme.

En avril 1936, Capitant publie dans l'«*Allemagne Contemporaine*», puis dans les «*Archives de Philosophie du Droit*» une mise au point qui lui permet de pousser notablement sa réflexion et qui abonde en formules heureuses. Au contraire de Joseph Vialatoux, il insiste sur la profonde différence d'esprit et d'objectifs entre Hobbes et le Troisième Reich.

Le Léviathan de Hobbes et celui de Hitler sont bien évidemment tous deux des types d'Etat totalitaires. Mais Capitant fait remarquer que la

<sup>8</sup> Pour tout ce qui précède, B. M. J., 20. 3. 1935, p. 61 sqq.

formule de Hobbes procède d'une conception du monde rationaliste et individualiste, alors que le national-socialisme repose sur la mystique organiciste. Le Léviathan de Hobbes est un *animal artificiel*, dit Capitant; c'est une *fiction juridique*, issue d'un pacte, auquel l'individu donne une adhésion raisonnée, parce qu'il y trouve son intérêt bien compris. Le Prince de ce Léviathan gouverne pour le bien de ses sujets, afin qu'ils puissent s'enrichir et jouir d'une innocente liberté. L'Etat contrôle étroitement l'Eglise, mais n'en reste pas moins soumis aux lois morales et religieuses . . . Ce Léviathan débouche sur le *despotisme éclairé*, avec son mélange d'absolutisme politique et de libéralisme moral. Il est donc, dit Capitant, *infiniment moins total et redoutable que l'Etat du Troisième Reich*.

En effet, le Léviathan national-socialiste n'est nullement issu d'un contrat. C'est, dit Capitant, *un être collectif réel*, puisque l'individu isolé n'existe pas. D'autre part, l'Etat hitlérien ne se contente pas de contrôler l'Eglise ou les Eglises. Il est Eglise lui-même; il est *gouvernement des nouveaux prêtres*. Enfin, le but de cet Etat n'a rien à voir avec la prospérité individuelle de ses sujets . . . *Le droit public nazi n'est qu'une technique de la puissance* avait déjà dit Capitant dans un article antérieur.<sup>9</sup> Il précise maintenant que *L'Etat n'a pas d'autre but que d'organiser le peuple, de l'entraîner dans une croisade terrestre, de le conduire vers des buts concrets inscrits dans la carte du monde et qui ne pourront être atteints que par un puissant effort militaire . . . C'est pour cette raison que l'Etat allemand se saisit de la société tout entière . . ., ne laissant subsister l'initiative individuelle que dans la mesure où il y voit un moyen d'action favorable à ses buts.*<sup>10</sup>

Ainsi Capitant a-t-il bien aperçu qu'une analyse de l'Etat ne saurait suffire à rendre compte du nouveau régime. Il faut d'abord prendre pleinement conscience d'une authentique révolution intellectuelle, puis étudier l'impact de cette révolution sur l'organisation de la société par l'intermédiaire du pouvoir politique. Dès l'automne 1935, il va donc s'employer à étudier *l'organisation économique et sociale du Troisième Reich*.<sup>11</sup>

Cette organisation, *il faut*, dit-il, *pour la comprendre, remonter jusqu'à l'idée de totalitarisme*, elle-même issue directement de l'idéologie organiciste. *Le totalitarisme*, explique Capitant, *abolit l'ancienne distinction*

<sup>9</sup> B. M. J., 20. 3. 1935, p. 61.

<sup>10</sup> Thomas Hobbes et le Troisième Reich, L'Allemagne Contemporaine (A. C.), 20 avril 1936, p. 55 sqq et Hobbes et L'Etat totalitaire, Arch. Phil. du Droit, 1-2, 1936.

<sup>11</sup> B. M. J., 20 oct. 1935, no 10, p. 258 sqq.

A. C., 20 juill, 1936, no 7, p. 106 sqq.

A. C., 20 mai 1937, no 5, p. 85 sqq. III – L'Organisation sociale.

*entre Etat et société, sur laquelle reposaient, depuis Hegel, toutes les doctrines de droit public allemand. Alors que, dans cette conception traditionnelle, l'Etat s'opposait à la société, dans ses buts et dans ses moyens, laissant à celle-ci une large part d'autonomie, l'Etat nouveau (qui n'est lui-même que la loi vitale de l'organisme Volk), s'enfle démesurément et absorbe la société, la subordonnant entièrement à ses fins et à sa domination.*

Capitant montre alors combien la conception totalitaire diffère de l'idée corporatiste, qui peut pourtant sembler trouver une application dans la création d'un *Office (du parti) pour la Construction corporative* . . . La vraie construction corporative supposerait l'autoadministration et la libre fédération des professions sous l'arbitrage de l'Etat. *Le corporatisme ne serait ici, dit Capitant, que le vieux fédéralisme allemand transporté dans le domaine économique.* Au contraire, toutes les observations montrent que *le national-socialisme est profondément unificateur et centralisateur.* Comme l'a bien précisé lui-même le Chef de l'Office pour la Corporation, le Dr Frauendorfer, *la corporation doit être (ici) considérée comme un instrument politique, destiné à mettre le national-socialisme en mesure de réaliser ses principes. . .*<sup>12</sup>

Tout au long de trois grands articles, qui témoignent d'une connaissance minutieuse de la nouvelle législation allemande, Capitant montre alors comment l'Etat totalitaire enserme l'économie et la société dans le cadre d'une gigantesque *mobilisation*.<sup>13</sup> Or c'est ici que se pose un problème qui peut sembler essentiel dans l'optique libérale ou marxiste – ou simplement sociologique – mais un problème dont Capitant a le mérite de bien montrer l'importance relative en considération des fins poursuivies par l'hitlérisme. Ce problème, c'est celui de savoir si le nouveau régime socio-économique de l'Allemagne doit être considéré comme capitaliste ou socialiste.

Du capitalisme, le Troisième Reich a conservé des traits essentiels, dont Capitant mesure à maintes reprises toute l'importance. Il a conservé la propriété privée de l'essentiel des moyens de production; il n'a rejeté ni l'initiative privée, ni même vraiment la notion de profit. Il perpétue, quoi qu'il en dise, l'existence de classes socio-économiques et en particulier celle d'un important prolétariat *dont ni les salaires, ni le niveau de vie ne se sont améliorés, sauf en ce qui concerne les anciens chômeurs . . .* Et pourtant, dit Capitant, *lorsque les ennemis du régime proclament que le national-socialisme s'est purement et simplement rangé sous le joug du capitalisme, ils portent un jugement beaucoup trop*

<sup>12</sup> B. M. J. no 10, 20 oct. 1935.

<sup>13</sup> A.C. 20 oct. 1935, p. 259.

*rapide et qui, dans sa brièveté, est propre à induire en profonde erreur. Car le capitalisme est à base de libéralisme. Il suppose l'économie libre . . . C'est un régime de liberté, même s'il peut être aussi un régime de féodalité . . .*<sup>14</sup>

On peut se demander au passage si Capitant est bien conscient de la différence entre les conceptions socio-économiques de l'hitlérisme et les conceptions classiques de la réaction allemande, lesquelles visaient – en quelque sorte innocemment – à restaurer le primat du Politique par rapport à l'Économique . . . Mais l'essentiel n'est pas là . . . L'essentiel, ce qu'il saisit parfaitement bien, et ce dont beaucoup de ses homologues ou successeurs n'ont pas pleinement compris toute l'importance, c'est qu'il ne s'agit nullement ici d'une mainmise du capitalisme sur l'État, mais, au contraire, d'une utilisation du capitalisme et de sa remarquable efficacité par un puissant appareil d'État animé ou plutôt tendu par une idéologie démoniaque. Il faut ici citer Hitler: *La nation ne vit pas pour l'économie, ni l'économie pour le capital; mais le capital est au service de l'économie et l'économie au service de la Nation*,<sup>15</sup> et Capitant nous montre pour quoi faire. . .

*Ne voyons pas dans ces propos une vaine déclaration, insiste-t-il, mais un des principes de la doctrine national-socialiste, que des lois importantes ont mis en œuvre depuis.*<sup>16</sup> Et d'exposer alors dans le détail les mécanismes qui permettent à l'État du Troisième Reich d'assurer l'intégration des hommes et la mobilisation de l'économie dans le cadre d'un Plan d'ensemble. *Subordination des entreprises et des individus aux buts nationaux; alignement de la production sur les besoins de l'État et non plus sur la consommation des individus; remplacement de la loi économique de l'offre et de la demande par la loi politique de l'État . . . Cette réorientation fondamentale permet à Capitant d'avancer que le national-socialisme comporte effectivement et quoi qu'on en dise une forte dose de socialisme. Socialisme très différent du socialisme traditionnel et du marxisme; mais socialisme malgré tout, dans la mesure où il est anti-libéral et anti-individualiste. Le but du national-socialisme, poursuit-il, n'est évidemment pas de réaliser l'égalité et la justice sociale . . .; il est de pousser à son plus haut point de puissance la force de production de l'Allemagne, et d'en diriger l'application conformément aux besoins militaires et paramilitaires du Reich.*<sup>17</sup>

En définitive, le national-socialisme est donc, en économie comme en

<sup>14</sup> B. M. J., 20. 10. 1935, p. 258-59. Voir aussi A. C., 20. 7. 1936, p. 107 et A. C., 20. 5. 1937, p. 85-6.

<sup>15</sup> A. C., 20. 10. 1935, p. 259.

<sup>16</sup> Id.

<sup>17</sup> A. C., 20. 10. 1935, p. 259.

politique, *une technique de la puissance*. Rejetant l'aspiration au bonheur aussi bien que la liberté individuelle, il remet délibérément en cause tout l'héritage intellectuel de l'Age des Lumières. Il est donc, comme dit Capitant, *absolument et intégralement antilibéral*. Si intéressantes et même exactes que puissent être les classifications socio-économiques, c'est donc au niveau de la conception du monde, c'est en considération des fins poursuivies, qu'il convient de se placer en dernière analyse, pour discerner correctement la nature – et les dangers – du nazisme.

*Capitalisme d'Etat? Oui, en quelque sorte, bien que le Troisième Reich recourre plus volontiers aux procédés de contrôle de l'économie qu'à la nationalisation des industries. Economie dirigée? Sans doute, et même économie planifiée. Socialisme? Assurément, dans la mesure où la liberté économique est proscrite. Mais, là encore, le rapprochement n'est vrai que sur le plan des moyens – de certains moyens. L'opposition demeure entière, au contraire, sur le plan des fins poursuivies. . .*

*L'Etat national-socialiste, se détournant de l'individu, se met – et ne peut que se mettre – tout entier au service du nationalisme, poursuit Capitant. Il proclame – et ne peut pas ne pas proclamer – le primat de la politique extérieure sur la politique intérieure . . . Il est – et ne peut être – que la mobilisation totale et permanente du peuple allemand.*

*Telle est l'idée à laquelle il faut toujours remonter, soit pour comprendre, soit pour juger le national-socialisme. Elle applique la cohérence du régime, sa force, la puissance de ses réalisations. Elle dénonce aussi son inhumanité foncière. Elle appelle, elle exige la résistance irréductible de tous ceux qui restent fidèles à l'humanisme.*

Mais, dira-t-on, les réalisations sociales du régime semblent prouver que la *mobilisation totale* n'empêche nullement la prise en considération de l'individu . . . Capitant tient à élever ici une dernière mise en garde: *La force de l'Allemagne, dit-il, dépend en définitive de la vigueur et de la santé des Allemands. Ainsi s'explique que, dans certains cas et dans certains domaines, un Etat aussi . . . étranger à la personne humaine . . . puisse aboutir à réaliser une situation plus favorable à l'individu que ceux qui s'assignent directement cette fin . . .*

*Paradoxe tragique, qui fait incliner la foule dans une mortelle erreur . . . Car la vérité profonde est qu'on nie la personne humaine, dès qu'on cesse de la prendre pour fin, que l'homme cesse d'être homme s'il n'est plus qu'un moyen. Dieu lui a laissé la liberté de faire lui-même son salut. Mais l'Etat veut aujourd'hui lui confisquer son autonomie . . . Tout ce qui coule d'une telle idée est empoisonné dès la source . . .*<sup>18</sup>

Terminons rapidement sur la politique étrangère. Capitant fut cons-

<sup>18</sup> Pour toutes ces citations, A. C., 20 mai 1937, p. 85 sqq.

cient dès les premiers jours du primat de la politique étrangère dans la pensée national-socialiste. Dès le printemps 1935, au moment même où il voyait se réaliser sa prédiction d'après laquelle *le service militaire ne (tarderait) pas à redevenir universel et obligatoire . . .*<sup>19</sup> il montrait que la clé de cette politique étrangère se trouvait dans l'expansionnisme raciste et non pas dans le seul révisionnisme. *En effet, disait-il, la notion de Volk est une notion essentiellement mouvante et dynamique. Le Volk est une conquête de la race aryenne. De nouvelles races peuvent venir s'y ajouter. La Prusse est une conquête des Chevaliers Teutoniques. Elle est une œuvre de colonisation. C'est ainsi que s'est formé le Deutschtum. C'est ainsi qu'il peut se développer demain. Et c'est bien ainsi que l'entend l'hitlérisme, lorsqu'il proclame sa volonté de se créer un Empire englobant non seulement les Autrichiens et les Sudètes, mais encore, par voie de domination directe ou de protectorat, la Pologne, les Pays Baltes et l'Ukraine.*<sup>20</sup>

Une analyse du grand discours prononcé par Hitler le 30 janvier 1937 permit à Capitant d'affiner l'analyse et de pousser la mise en garde. *La clé de la politique étrangère nazie se trouve dans Mein Kampf, écrivit-il . . . Tant que l'Allemagne ne recourra qu'à des arguments d'ordre moral, logique ou juridique, nos principaux ennemis seront notre ignorance ou notre naïveté . . .*<sup>21</sup>

Munich devait confirmer l'appréciation de Capitant, et Capitant devait rester Cassandre:

L'Allemagne, écrivait-il alors, *a réalisé son premier objectif, la destruction de l'ordre versaillais. La porte est désormais ouverte à la conquête de »l'espace vital«. Or ce serait une illusion fatale pour notre pays, que de croire qu'il lui fût possible d'acheter sa sécurité par son repli . . . à l'abri de la ligne Maginot et par l'abandon de l'Europe à l'hégémonie allemande.*<sup>22</sup>

On sait combien les faits devaient encore donner raison à cette ultime prédiction. Mais revenons, pour conclure, à l'idéologie.

Le grand mérite de René Capitant, c'est d'avoir aperçu très tôt toute l'importance concrète de la contre-révolution culturelle nazie. C'est d'avoir pris la peine d'expliquer par le menu comment et pourquoi une réaction idéologique sur deux siècles et même sur deux millénaires est un phénomène infiniment plus grave que la simple opération politique ou politico-sociale à laquelle trop d'observateurs superficiels ou faussement profonds ramenaient la prise du pouvoir par les nazis. Capitant a

<sup>19</sup> B. M. J., 20. 2. 1935, p. 42.

<sup>20</sup> B. M. J., 20. 3. 1935, p. 15 b.

<sup>21</sup> A. C., février 1937, p. 21 sqq, Le discours du 30 janvier

<sup>22</sup> A. C., déc. 1938, p. 237 sqq, La signification et les conséquences de l'accord de Munich.

sans doute eu le tort d'ignorer ou d'omettre les responsabilités occidentales dans la gestation du nazisme. Il a sans doute aussi été un peu systématique. Mais il a parfaitement analysé les caractères fondamentaux de cette forme inhumaine d'une idéologie globale plus respectable. C'est ainsi qu'il a pu avoir conscience de tenir en main les *clés* permettant de comprendre l'évolution intérieure et extérieure du nouveau Reich. C'est ainsi qu'il a pu multiplier les mises en garde et s'engager très tôt dans les voies de cette «*résistance irréductible*» dont il écrivait le nom dès 1937.